



CLASSIQUES
GARNIER

Édition de AMBRIÈRE (Madeleine), AMBRIÈRE (Francis), BODIN (Thierry),
CHOTARD (Loïc), VANDEN ABEELE-MARCHAL (Sophie), PREISS (Nathalie),
SANGNIER (Jean), « Index des correspondants », *Correspondance*, Tome III,
1835-1839, VIGNY (Alfred de), p. 615-649

DOI : [10.15122/isbn.978-2-8124-3785-4.p.0625](https://doi.org/10.15122/isbn.978-2-8124-3785-4.p.0625)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 2015. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

INDEX DES CORRESPONDANTS

Cet index renvoie aux numéros des lettres ; ceux-ci sont en italiques pour les lettres adressées à Vigny.

ADMINISTRATION DU CADASTRE DE CHARENTE (L'). — *37-16, *37-61.

ARNOULD (Edmond-Nicolas). — 35-162.

Né à Dieuze le 13 mars 1811. — Mort à Dieuze le 1^{er} février 1861.

Maître d'études à Sarreguemines (1829) puis à Nancy, agrégé (1840), professeur de rhétorique à Angers, docteur ès lettres (1842), professeur suppléant à la Faculté des Lettres de Strasbourg (1843), professeur de littérature étrangère à la Faculté des Lettres de Poitiers (1845) puis de Paris (1856), cet universitaire publia divers ouvrages dont l'un, intitulé *De l'invention originale* (1849), fut couronné par l'Académie française. Il s'était aussi essayé à la poésie. Grâce à son fils Arthur, littérateur et journaliste, ses *Sonnets et poèmes* parurent chez Charpentier quelques mois après sa mort, avec une préface de Saint-Marc-Girardin.

AUSTIN (Sarah TAYLOR, Mrs John). — *38-61, 38-119 D, *39-5 (?), *38-61.

Née à Norwich en 1793. — Morte à Weybridge le 8 août 1867.

Fille d'un riche filateur, Sarah Taylor épousa en 1820 le juriste John Austin, ami intime de Jeremy Bentham, et ce mariage lui ouvrit les salons de Londres. « Esprit grave, austère, sinon hautain », d'après Macready, elle se fit connaître en publiant des travaux historiques et des adaptations littéraires, s'intéressant particulièrement aux questions d'éducation : elle traduisit le rapport de Victor Cousin sur l'Instruction publique en Prusse, et devint une des correspondantes privilégiées du philosophe (voir J. Barthélemy Saint-Hilaire, *M. Victor Cousin, sa vie et sa correspondance*, Hachette et Alcan, 1895, t. III, p. 122-166). De ses

nombreux séjours en France et en Allemagne, elle rapporta divers volumes de souvenirs et de mélanges littéraires et historiques. Sarah Austin était la tante de Henry Reeve, qui lui présenta Vigny en 1838.

Voir Janet Ross, *Three generations of English women*, London, John Murray, 1888, 2 vol.

BARBIER (Auguste). — 36-26, 36-96 D, 36-120 D, *39-41.

Voir *Corr.*, t. 2, p. 513.

BARBIER (Louis-Stanislas-Hippolyte). — 37-72 D, *38-23.

Né à Orléans le 30 août 1808. — Mort à Paris vers le 1^{er} avril 1864.

Très tôt attiré par les questions religieuses, il se fit ordonner diacre et devint le disciple de Lamennais jusqu'aux Affaires de Rome. En 1836, il publia chez Ébrard un volume d'*Élévations poétiques*, dont l'une, « La Foi et le doute » est dédiée à Vigny. L'année suivante, il anima le *Prytanée des Lettres, des Sciences et des Arts* dont l'existence fut éphémère. En 1841, il s'intéressa au calculateur prodige Henri Mondeux dont il écrivit la biographie, préfacée par Émile Deschamps, dans la seconde édition (1844) de laquelle fut publié le poème de Vigny *La Poésie des nombres*. Observateur toujours attentif de l'actualité religieuse, il polémiqua contre les Jésuites et contre Michelet, et surtout publia une importante *Biographie populaire du clergé contemporain* (Appert, 1840-1851). Ordonné prêtre en 1847, il fut nommé par Mgr Sibour aumônier du Lycée Louis-le-Grand, où il demeura jusqu'à sa mort.

BENSON (Robert). — *39-35.

Né à Salisbury le 5 février 1797. — Mort à Salisbury le 21 juin 1844.

Fils du vicaire de la cathédrale de Salisbury, il fit des études de droit au Trinity College de Cambridge et se fit recevoir avocat. En 1823, il fut envoyé en mission en Corse pour s'occuper de la liquidation de la succession de Paoli. Son principal ouvrage est l'édition des œuvres d'Arthur Collier, le propagateur de la doctrine de Berkeley (1837).

BERLIOZ (Hector). — 36-109.

Voir *Corr.*, t. 2, p. 514.

BÉTHUNE (princesse de). — *38-6.

Voir *Corr.*, t. 1, p. 496.

BILLETTE (A.). — *38-46, *38-56.

Principal clerc du notaire Philippe Dentend.

BOCAGE. — *36-135.

Voir *Corr.*, t. 2, p. 515.

BOËSNIER (Pierre-Étienne-Joseph de). — 36-91 D.

Né à Blois en 1781. — Mort à Blois le 5 février 1859.

Fils de Pierre-Paul de Boësnier et de Marie-Anne Seurrat, il épousa *Augustine-Louise* de Vigny, fille de Louis-Claude de Vigny, cousine germaine du poète, qui adressa à Vigny une généalogie familiale (*Vigny et les siens*, p. 165). Son acte de décès le déclare ancien sous-préfet et chevalier de la Légion d'honneur.

BONNAIRE (Félix). — *39-1.

Voir *Corr.*, t. 2, p. 516.

BORNSTEDT (Adalbert de). — 35-174.

Voir *Corr.*, t. 2, p. 517.

BOSQ (Théophile). — *36-149.

Né à Auriol en 1809. — Mort à Paris en 1900.

Maître d'école de village puis professeur de littérature à Marseille, où il fit ensuite carrière dans le journalisme : au *Dimanche illustré* puis au *Sémaphore*, où il polémiqua contre la *Gazette du Midi*, enfin au *Nouvel-liste* dont il devint rédacteur en chef. Il vint plus tard habiter Paris, où il mourut. Il a laissé différents essais poétiques, notamment *Les Mélodies poétiques* (Marseille, 1846) et *Nouvelles Mélodies* (Marseille, 1850).

BOUGAINVILLE (Hyacinthe-Yves-Philippe-Florentin, baron de). — 38-20 D.

Né à Brest le 26 décembre 1781. — Mort le 18 octobre 1846.

Fils du célèbre navigateur, il commanda *La Cybèle* en 1816, fut nommé capitaine de vaisseau en 1821, commanda *La Thétis* aux Antilles, et

devint contre-amiral en 1838. Sa tante, Marie-Françoise de Bougainville, avait épousé Louis-Honorat de Baraudin, cousin germain du grand-père maternel d'Alfred de Vigny.

BOUGLÉ (Mlle). — *38-100 M.

D'origine française, Mlle Bouglé était la gouvernante des enfants de Hugh Mills et Alicia Bunbury. Déjà au service de la famille en 1832, c'est elle qui fit part à Alfred et Lydia de Vigny de la mort de Hugh Mills Bunbury, en novembre 1838. A la fin des années 1850, Mlle Bouglé était en Pologne où elle avait suivi la troisième des enfants Bunbury, *Elisabeth-Catherine*, devenue l'épouse du comte Constantin Jasinski.

BREULIER (Adolphe). — *39-38.

Voir *Corr.*, t. 2, p. 518.

BRIERRE DE BOISMONT (*Alexandre-Jacques-François*). — 36-68 D, 36-76, 36-127 D, 37-66 D.

Né à Rouen le 26 octobre 1797. — Mort à Saint-Mandé le 25 décembre 1881.

Reçu docteur à Paris en 1825, médecin à l'hôpital des Bonshommes, il fut chargé, en 1831, à Varsovie où régnait le choléra, d'un service médical. Mais il s'intéressait surtout aux maladies mentales, étudiées dans la double perspective de la médecine et de la psychologie. Il dirigea dès 1838 une maison de santé, rue Neuve-Sainte-Geneviève, et en fonda une à Saint-Mandé dans les années 1850. Médecin aliéniste de grande réputation, il publia en outre de nombreux ouvrages : un *Mémoire pour l'établissement d'un hospice d'aliénés* (1834), couronné par l'Académie de Bruxelles, *Du délire aigu* (1845), qui lui valut une médaille d'or de l'Institut, et surtout, son œuvre majeure, *Des Hallucinations ou Histoire raisonnée des apparitions, des songes, de l'extase, du somnambulisme et du magnétisme* (1845), célèbre traité qui connut un immense succès. C'est à l'occasion de la maladie de Mme de Vigny que se nouèrent des relations amicales et même affectueuses entre le médecin, toujours dévoué et empressé, et le poète.

BRIZEUX (Auguste). — *35-138, *36-29, *38-37.

Voir *Corr.*, t. 1, p. 498.

BULOZ (François). — *35-131, 35-132, *35-134, *35-135, *35-136, *35-137, *35-139, *35-140, *35-147 M, *35-147, *35-148, 35-154, 35-155, *35-156, *35-158, *35-161, 35-164, *35-165, 36-20, 36-93, *36-110, 36-122, 36-125, 36-146 D, 37-11, 37-22, 37-26, 37-34, *38-16, *38-40, 38-22 D, *38-125, 38-138.

Voir *Corr.*, t. 2, p. 519.

BUNBURY (Alicia LILLIE, épouse puis veuve de Hugh Mills). — 38-88 D.

Née à Dundroe Castle (Irlande). — Morte en 1863.

C'est à Fulham (Middlesex) qu'Alicia Lillie épousa, le 26 mars 1822, Hugh Mills Bunbury, veuf depuis 1800 et beaucoup plus âgé qu'elle. Elle accompagna son mari dans ses voyages sur le continent et elle était à Pau en 1824-1825, lorsque sa belle-fille Lydia rencontra puis épousa Alfred de Vigny. À plusieurs reprises, les Bunbury séjournèrent à Paris, notamment en 1827, en 1829-1830 et au début de 1838. De cette union allaient naître huit enfants : Alicia-Mary-Delphina (née en 1823), Philip Mills Peter (né vers 1826), Elisabeth-Catherine (née à Paris le 28 août 1827, future épouse du comte Constantin Jasinski), Anna-Maria (qui allait devenir carmélite), Henry-Hugh (qui allait reprendre la plantation paternelle à Demerara), Alicia-Belinda (née en 1832 ou 1833, qui allait devenir sœur de charité en Amérique du Sud), Thomas-Charles (né en mars 1836, filleul de Lydia de Vigny, qui allait devenir militaire et servir au Canada) et enfin Hamilton-Francis (enfant posthume, né en 1839, mort à Munich le 6 février 1858 ou 1859). Les rapports de Lydia et Alfred de Vigny avec Alicia Bunbury semblent avoir été bons, jusqu'au moment du litige concernant la succession de Hugh Mills Bunbury, où les procédures complexes et retorses du droit anglais en firent, sans doute malgré eux, des adversaires. D'après le témoignage de sa nièce Mary, Alicia Bunbury finit ses jours à Londres, entourée de ses deux enfants aînés et confite en dévotion.

BUNBURY (Hugh Mills). — 36-95 D, 36-121 D.

Voir *Corr.*, t. 1, p. 500.

BUNBURY (Mary-Diana BUNBURY, Mrs Henry Mills). — 38-117 D, *38-126 M, *38-128, 38-132 D.

? — Morte entre 1863 et 1866.

Fille du colonel William-Henry dit Hamilton Bunbury, frère cadet de Hugh Mills Bunbury, Mary Bunbury était à Paris avec ses parents au printemps 1832 ; sa mère fut frappée par l'épidémie de choléra et

mourut. L'année suivante, elle perdit son père et hérita de ses biens, ce qui lui permit d'épouser aussitôt son cousin Henry Mills Bunbury (né en 1809, mort après 1879), fils de Benjamin Bunbury, frère aîné de Hugh Mills Bunbury, et d'Ann Cowling. Ses parents s'étaient en effet formellement opposés à cette union. Elle vécut avec son mari à Marlston (Berckshire) jusqu'à sa mort, correspondant assez régulièrement avec ses cousins Alfred et Lydia de Vigny, avec qui elle était dans les meilleurs termes. En mai 1863, six mois après la mort de Lydia, Mary et Henry Bunbury vinrent à Paris rendre visite à Alfred de Vigny. Nous ne connaissons pas la date de naissance de Mary Bunbury et l'époque de son décès se déduit d'une part de son séjour à Paris en 1863 et d'autre part du remariage de son mari avec Ellen-Elisabeth Tennyson d'Eyncourt en 1866.

BUNBURY (Philip). — 38-26 D (?).

Voir *Corr.*, t. 2, p. 520.

BUNBURY junior (Hugh Mills). — *39-46 M.

Né dans l'île de Saint-Vincent (Guyane britannique) en 1799. — Mort à Cobourg (Canada) en mai 1861.

Le frère cadet de Lydia de Vigny paraît avoir mené une existence assez instable. Souvent en difficulté financière, il n'était pas en bons termes avec son père et ces relations orageuses expliquent sans doute largement l'injustice du testament de Hugh Mills Bunbury à l'égard des enfants issus de son premier mariage. Le 6 octobre 1828, Hugh Mills Bunbury junior épousa Ann Gresty et s'installa avec elle à Shavington Villa, dans le Cheshire. De cette union naquirent six enfants : Lydia-Ann (filleule de Lydia de Vigny, née en 1831), Hugh Mills (né en 1833), Henry-Thomas (né en 1834 ou 1835), Maria-Louisa (née en 1836), Alfred-Victor-William (filleul d'Alfred de Vigny, né le 3 mai 1838, mort le 13 mars 1844), Ann Gresty (née le 8 juillet 1839). Son épouse mourut en donnant naissance à ce dernier enfant, alors que Hugh Mills Bunbury junior se trouvait confronté, en même temps que sa sœur, aux premières désillusions relatives à la succession de leur père. En avril 1840, il se remaria avec une jeune femme prénommée Jane. Cette union ne fut pas un succès : un fils naquit en octobre 1840, mais ne vécut que quelques semaines ; Hugh Mills et Jane se séparèrent bientôt et, en janvier 1841, la garde des enfants fut retirée à leur père ; ils furent placés sous la tutelle d'un ancien ami de la famille, le D^r Wright. A la fin de 1841, Hugh Mills Bunbury junior se désolidarisa de sa sœur et rompit avec John Innes pour traiter avec deux autres avoués, Blower et Vizard ; cette démarche ne fit que ralentir les procédures. Le compromis réglant les droits des enfants du premier lit à la succession de leur père ayant été signé dans l'été 1843 et exécuté un an plus tard, la situation financière

de Hugh Mills Bunbury junior se trouva redressée en 1844. Mais il décida alors de quitter l'Angleterre avec ses enfants ; en 1845, il émigra au Canada, suivant l'exemple de son oncle maternel, Douglas Cox, et s'installa à Cobourg, sur les bords du lac Ontario, à une centaine de kilomètres à l'est de Totonto. Après cette date, il ne conserva guère de relations avec sa sœur et son beau-frère, mais deux de ses enfants, Lydia-Ann et Henry-Thomas, correspondaient régulièrement avec eux.

BUSONI (Philippe). — 38-84, 38-93 D, 38-101 D, *38-124.

Voir *Corr.*, t. 2, p. 520.

CAILLEUX (Alexandre-Achille-Alphonse CAILLOUX dit Alphonse de). — 38-30 D.

Né à Rouen le 31 décembre 1788. — Mort à Paris le 24 mai 1876.

Après des études d'architecture, il s'engagea dans l'armée et fut attaché à l'état-major du général de Lauriston ; il devint, par la protection du général, en 1825, secrétaire général des Musées royaux, puis directeur adjoint, et enfin de 1841 à 1848 directeur général des Musées, et membre de l'Académie des Beaux-Arts en 1845. Il collabora avec le baron Taylor et Charles Nodier aux *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France* (1820-1878).

CANONGE (Jules). — *36-112, *36-155, 36-163 D.

Né à Nîmes le 20 mars 1812. — Mort le 14 mars 1870.

Poète et littérateur, il vint dès sa jeunesse à Paris où il se lia avec les milieux littéraires. Il est l'auteur de divers recueils poétiques : *Les Préludes* (Ébrard, 1835), *Les Premiers Solitaires* (nouvelles et poésie, Gosselin, 1841), *Poèmes et Impressions poétiques* (de Bure et Giraud, 1847).

CAVÉ (Auguste-Émile). — *37-17.

Né à Rouen le 3 septembre 1812. — Mort à Paris en 1858.

Fils d'un commis de comptoir rouennais, le jeune Auguste ne rêvait que de poésie. Il réussit à faire paraître, à Toulouse où il était alors comédien, en 1837, un recueil, qui regroupait des poésies écrites depuis sa cinquième année, sous le titre *Mélancolies poétiques*. Un des poèmes était dédié à l'auteur de *Stello*. Auguste Cavé, qu'il ne faut pas confondre avec le directeur des Beaux-Arts Hygin-Auguste Cavé (voir *Corr.*, t. 2, p. 521), avait, pour vivre, embrassé la carrière du théâtre. On le trouve dans les rôles de jeune premier à Laon (1833), Bruxelles (1834), Lille

(1836), Toulouse, où il se trouvait lors du séjour triomphal de Mme Dorval en 1837, Liège (1841), Bruxelles (1845), Limoges (1851). Il abandonna la scène pour s'établir à Paris, où il figurait comme « homme de lettres » sur les listes électorales.

CHAMBRAY (Georges, marquis de). — *38-12.

Né à Paris le 24 octobre 1783. — Mort le 7 avril 1848.

Originaire d'une vieille famille normande alliée aux Baraudin, Georges de Chambray, après des études à Polytechnique, fit une belle carrière militaire dans l'artillerie de la Garde impériale. Fait prisonnier par les Russes en 1812 pendant la retraite de Russie, libéré en 1814, il servit dans l'artillerie de la Garde royale, fut commandant de l'artillerie à Vincennes en 1823, puis colonel directeur à Perpignan en 1825. Admis à la retraite en 1829, il fut élevé au grade de maréchal de camp en janvier 1830. Il écrivit divers opuscules et ouvrages militaires, notamment une *Histoire de l'expédition de Russie* (première édition en 1823) et une *Philosophie de la guerre* (1827). Retiré en 1836 à Chambray (Eure), il se consacra également à l'agronomie et publia un *Traité pratique des arbres résineux conifères*.

CLAVAUD (Jean-Charles). — 38-30 D.

Né à Angoulême le 7 mars 1773. — ?

Propriétaire du domaine de Lussaud, non loin du Maine-Giraud, il avait épousé Jeanne-Élisabeth-Aimée Vacher, décédée à Champagne-de-Blanzac le 21 août 1832, à 58 ans. Ce mariage ne lui ayant pas donné d'enfant, il adopta le 11 novembre 1835 une enfant trouvée, Marie-Claire, née en 1813, qu'il avait recueillie et élevée et qui devait épouser Alexandre-Edme Hubert de Sainte-Croix (voir *Corr.*, t. 2, p. 534). Le 15 janvier 1845, il adopta un second enfant trouvé, Joseph-Marcel, né en 1823, reconnu par ses parents en 1829, auquel il paya ses études de droit. Notable local, ami et conseiller de Sophie de Baraudin puis de Mme de Vigny (voir *Corr.*, t. 2, p. 468-473), il fut maire de Champagne-de-Blanzac de 1815 à juillet 1830. Il était toujours vivant lors du recensement de 1846, mais sa trace se perd ensuite.

CORRESPONDANTS NON IDENTIFIÉS. — 35-143, 36-22 D, 36-30 D, 36-171, 37-7 D, *37-13, *37-38, 37-41 D, *37-50, *37-59, *38-41, 38-51, *38-57, *38-74, *38-77.

COSTA (Jean-François). — *36-11.

Né à Ajaccio le 11 novembre 1813. — Mort à Ajaccio le 23 janvier 1889.

Sous-préfet de Sartène (1841-1848), nommé préfet du Tarn-et-Garonne le 6 décembre 1851 (sans suite), préfet du Vaucluse (décembre 1851) puis de l'Hérault (juillet 1853), il fut mis en non-activité en novembre 1856. Il devint conseiller référendaire à la Cour des comptes le 31 mars 1862, nommé honoraire le 19 novembre 1883 (AN, F¹BI 157/32). Il était officier de la Légion d'honneur. Ce sont ses ambitions poétiques (il est l'auteur de *L'Ajaccienne*) et dramatiques qui l'ont mis en relation avec Vigny, qui intervint notamment en 1847 pour intéresser Bocage à l'une de ses œuvres théâtrales.

COUSTIS DE LA RIVIÈRE (Charles). — 36-161 D (?).

Né à La Croix (Indre-et-Loire) le 18 janvier 1812. — ?

Fils de Clément Coustis de La Rivière et d'Angélique de Vigny (voir *Corr.*, t. 2, p. 522), il épousa à Tours le 6 mai 1835 Léonie-Athénaïs Gatian de Clérambault.

CRAON (princesse de). — *35-167, *37-42, 37-43, *37-46, 37-47 D, *37-48.

Voir *Corr.*, t. 1, p. 496 et t. 2, p. 522.

DALY (Malachy). — 38-106 D, *38-107.

Il s'agit du directeur de la banque « Daly et Cie » (place Vendôme, 8, à Paris), correspondant parisien de l'attorney John Innes, et qui servit d'intermédiaire entre ce dernier et les Vigny, lors du voyage éclair de Hugh Mills Bunbury junior à Paris en novembre 1838.

DAVID D'ANGERS (Pierre-Jean). — *37-2, *37-18.

Voir *Corr.*, t. 1, p. 503.

DELION (Jean-François). — *36-7, 36-8 D, *36-10.

Né le 13 février 1813 à Crécy-la-Chapelle (Seine-et-Marne). — ?

Breveté libraire le 4 juin 1852, il demeurait 47, quai des Grands-Augustins depuis 1843, date à laquelle il avait succédé au sieur Merlin (AN, F¹⁸ 1754). En réalité J.-F. Delion faisait partie depuis sa jeunesse

du monde de la librairie. Sa mère, Rosalie-Angélique-Nicole Richet, épouse de Claude-Louis-Marie Delion, lieutenant de la gendarmerie royale de Paris, avait été brevetée le 29 mai 1827, en remplacement de François-Eustache Billarand (décédé) et de Jean-Charles Silvestre, démissionnaire. Elle demeurait 8, rue des Grès. Son fils travailla comme commis chez Merlin avant de lui succéder, et seconda sa mère. C'est vraisemblablement par Adolphe Silvestre, fils de Jean-Charles, avec lequel il fut en relation en 1833 (voir *Corr.*, t. 1, p. 550), que Vigny fit la connaissance du jeune Delion qui lui servit d'intermédiaire dans ses tractations avec Gosselin en 1836.

DELLOYE (Henri-Louis). — 36-164 D.

Né à Valenciennes le 22 octobre 1787. — Mort à Ermont le 22 octobre 1846.

Major-général de la garde, cet ardent légitimiste avait démissionné en août 1830. Il se lança dans les affaires et fonda une maison d'édition, la Société pour l'édition de *La France pittoresque* (1833), publication qui connut un vif succès. Il créa un dépôt central de la librairie (1834) et signa l'année suivante un acte de société pour la publication des pièces de théâtre. Il voulait surtout être l'éditeur des grands auteurs romantiques : d'abord Chateaubriand qu'il rencontra grâce à ses amis légitimistes et avec lequel il signa un contrat en 1836, puis Balzac, Vigny, Hugo. Accablé par trop d'affaires, il fut en 1839 emporté par la crise qui secoua la librairie. Il fit faillite en mai comme libraire-éditeur et le mois suivant pour son commerce de gravures. Mais le concordat fut doux et Delloye put reprendre son activité d'éditeur en 1840, confiant la vente à MM. Garnier Frères en 1842. Il éditait notamment des œuvres de Janin, Karr, Gautier, Soumet. Il mourut en 1846 dans sa maison d'Ermont.

Voir Nicole Felkay, *Mélanges offerts à Fernande Bassan, Nineteenth Century French Studies*, vol. 18, printemps-été 1990.

DENTEND (Philippe). — *36-27, 36-73 D, 36-165 D, *39-14.

Né à Marseille le 7 juillet 1797. — Mort à Paris le 5 mars 1858.

Fils naturel d'Antoine-Philippe, duc de Montpensier (fils de Philippe Égalité et frère du futur Louis-Philippe), détenu à Marseille sous le Directoire, et de sa cuisinière, Françoise Barbaroux, épouse de Michel Dentend, horloger, il fut abandonné après la mort de son père et fit tous les métiers avant d'être recueilli en 1814 par sa grand-mère, la duchesse d'Orléans, qui lui fit faire ses études à Paris. Licencié en droit, il succéda en 1829 au notaire Cristy (l'étude, sise 39, rue Croix-des-Petits-Champs, fut achetée par sa tante, Mme Adélaïde) et devint le notaire de la famille d'Orléans, ainsi que celui des Vigny, clients de longue date de son prédécesseur.

DESCHAMPS (Antoni). — *36-25, 36-84, *36-97.

Voir *Corr.*, t. 1, p. 504.

DESCHAMPS (Émile). — *36-13, *37-20, *37-39, *37-40, *37-51, *37-52, *37-62, *37-68, *37-75.

Voir *Corr.*, t. 1, p. 504.

DESMAZIS (Louis-Auguste). — 38-110 D (?).

Né à Vouvray (Sarthe) le 26 septembre 1783. — Mort en 1850.

Parent d'Alfred de Vigny, auquel celui-ci s'adressa peu avant de partir pour l'Angleterre en novembre 1838. Fils d'Alexandre-Henry Desmazis et de Marie-Victoire de Saint-Pol, frère de Marie-Henriette Desmazis, Louis-Auguste Desmazis était en 1809 auditeur au Conseil d'État. Nommé le 23 août 1815 sous-préfet du Morbihan à Pontivy, il fut ensuite en poste à Château-Thierry (Aisne) de 1818 à 1830. Il semble s'être retiré des affaires sous la monarchie de Juillet.

DESMAZIS (Marie-Henriette DESMAZIS, Mme Alexandre). — 36-133 D (?).

Née au château de La Briche en 1776. — Morte en 1838.

Sœur du précédent, elle épousa en 1806 son cousin Alexandre Desmazis (1744-1841), dont elle eut plusieurs fils, dont l'un prénommé également Alexandre, né en 1810, fut l'intime de Vigny.

DORVAL (Marie). — 35-130, 35-163, *36-31, *36-32, *36-33, 36-34 D, *36-35, 36-36 D, 36-37 D, *36-39, 36-41 D, *36-42, 36-44 D, *36-45, 36-46 D, *36-47, *36-49, 36-50 D, *36-51, 36-52, 36-54 D, *36-55, 36-60 D, *36-61, 36-62 D, 36-65 D, 36-67 D, 36-70 D, 36-74 D, *36-77, 36-83 D, 36-88 D, 36-100 D, *36-101, 36-102 D, *36-103, 36-105 D, *36-106, 36-107 D, 36-108 D, *36-111, *36-114, 36-115 D, *36-117, *36-118, *36-119, *36-123, *36-124, 36-126 D, *36-128, 36-131 D, 36-132 D, *36-134, *36-138, 36-139 D, 36-143 D, *36-144, *36-145, *36-148, 36-152 D, *36-153, *36-154, 36-156 D, 36-157 D, 36-158 D, *36-159, 36-162 D, 36-166 D, *36-168, 36-169 D, *36-170, 37-3 D, *37-5, *37-6, *37-8, 37-9 D, *37-10, 37-12 D, *37-14, 37-15 D, *37-21, 37-28 D, *37-29, 37-30 D, *37-31, 37-32 D, *37-33, 37-36 D, *37-37, *37-67, 37-73 D, *37-76, *37-77, *38-1, *38-2, 38-8 D, *38-9, 38-10 D, *38-11, *38-15, *38-44, *38-48, *38-53, *38-54, 38-59 D, *38-60, *38-62.

Voir *Corr.*, t. 2, p. 524. Une coquille typographique a faussé l'année de la naissance de Marie Dorval : il faut lire « 1798 » et non « 1793 ».

DUCHAMBGE (Pauline). — *35-142, 36-79 D, *37-70, *38-22, *38-68, 38-69 D, *38-70, *38-71, *38-76, *38-78, *38-79, *38-85.

Voir *Corr.*, t. 2, p. 526.

DUMAS (Adolphe). — *35-152, 36-82, 36-87, 37-58 D, 37-60, 38-102.

Voir *Corr.*, t. 2, p. 526.

DUPRÉ (Julia CLARKSON). — 38-83 D, 38-94 D.

Née probablement à Charleston (Caroline du Sud) le 8 mai 1817. — Morte à Jacksonville (Floride) en 1869.

Fille de Julia Schmidt Dupré (peut-être parente des Bunbury), elle fit avec sa sœur aînée Mary (ou Maria, ou Marie) Elizabeth Seabrook Dupré, née vers 1813, ses études dans le pensionnat réputé de Mrs Emma Willard, le Troy Female Seminary à Troy (New York), puis vint au début des années 1830, avec sa sœur et sa mère, en Europe et à Paris, où elle étudia la peinture dans l'atelier de Bernard Julien. Elle rencontra Vigny vers 1836 et devint sa maîtresse en 1838 ; sa sœur Maria semble avoir été celle de Léon de Wailly. Elle a exécuté un portrait de Vigny disparu dans l'incendie du Musée des Beaux-Arts de Charleston en décembre 1861. Rentrée en Amérique en 1840, elle fut célébrée à Charleston comme une talentueuse artiste et aida sa mère qui avait ouvert le Charleston Female Seminary. Elle épousa en 1841 le miniaturiste Henry Briental Bounetheau (1797-1877), dont elle eut un fils, Henry, né le 2 février 1842, mort à Jacksonville en mai 1901. Après avoir enseigné la peinture et le dessin dans l'école de sa mère, elle ouvrit à son tour, semble-t-il, une école à Augusta (Géorgie). Au retour d'un séjour à Paris en 1856, elle tenta en vain de faire nommer son mari consul en Europe.

Voir Blanche A. Price, « Alfred de Vigny and Julia », *Modern Language Notes*, décembre 1962, p. 449-462 ; trad. franç. par Mme F. Germain, *AAAV*, n° 1, 1968, p. 18-29.

DUPRÉ DE SAINT-MAUR (François-Joseph-Jules). — 38-4 D.

Né au château de Launoy, à Saint-Jouan-des-Guérets, près de Saint-Malo, le 24 septembre 1813. — Mort à Arbal, près d'Oran, le 4 octobre 1877.

Fils de Georges-Bourges Dupré de Saint-Maur et de Marie-Anne-Hermine de Vigny (cousine germaine du poète, fille de Joseph-Pierre de Vigny, seigneur du Tronchet), il se lia avec Montalembert et Ozanam, avec qui il fonda les Conférences de Saint-Vincent-de-Paul en 1833. Après de nombreux voyages, notamment en Terre sainte, il s'installa en 1844 en Algérie et obtint une vaste concession à Arbal près d'Oran,

où il créa une ferme modèle. Dès lors, il partagea son temps entre l'Algérie et son domicile parisien du 6, avenue des Champs-Élysées. Il épousa le 26 avril 1846 Marie-Victoire-Clémence de Laussat (1822-1885), d'origine béarnaise ; le poète fut témoin à leur mariage célébré en l'église Saint-Philippe du Roule. C'est peut-être par eux que Vigny fit connaissance de l'abbé Vidal, curé de Bercy, qu'il fit appeler à son lit de mort. Maire d'Oran en 1867, vice-président du Conseil supérieur de l'Algérie, Jules Dupré de Saint-Maur publia quelques brochures sur l'Algérie. De son mariage sont nés six enfants, dont le cinquième, Augustin, né en 1855, fut le filleul d'Alfred de Vigny.

DURAND (A.). — 35-133 D, *35-150.

Voir *Corr.*, t. 2, p. 527.

ÉBRARD (Dominique). — 36-113.

Voir *Corr.*, t. 2, p. 527.

FRANCHEVILLE (Gabriel-Jules, vicomte de). — *38-89.

Né à Sarzeau (Morbihan) le 16 janvier 1813. — Mort en janvier ou février 1866.

Fils de Gabriel-Vincent-Toussaint (1778-1849) et d'Anne-Marie-Louise-Françoise-Anne Bouczo du Congouet. Son père, qui avait servi dans les armées vendéennes, fit une carrière militaire sous la Restauration, devint lieutenant-colonel et fut élu député du Morbihan où il introduisit la culture du mûrier. Son frère aîné Amédée-Louis-Marie (1802-1890), qui fut maire de Sarzeau et conseiller général, traduisit Virgile et publia divers travaux historiques sur la Bretagne. Après des études à Sainte-Anne d'Auray, Jules de Francheville se consacra à la poésie. Ami d'Ozanam, il fut « aussi breton que catholique » (C. du Chalard, notice nécrologique dans la *Revue de Bretagne et de Vendée*, 1866, t. II, p. 318-324). Il collabora à *La France littéraire* et à *La Bretagne* ; ses premières plaquettes poétiques sont en fait des extraits de ces deux périodiques : *Une branche d'aubépine* (1838) et *Sainte Clotilde* (1849). En 1850, il publia chez Michel Lévy son recueil de poèmes *Foi et Patrie*. Il se retira dans son manoir de Truscat près Sarzeau, et présida la Conférence de Saint-Vincent-de-Paul de Sarzeau. Sa femme (morte à Vannes le 15 octobre 1894) lui donna trois enfants : Alban (mort à Truscat en 1890), Jeanne-Blanche (morte à Kerthomas-en-Sarzeau en 1891) qui épousa J. Dumoulin de Paillat, et Marguerite (morte à Vannes en 1892) qui épousa Charles Dumoulin de Paillart.

GHIGLIONE (Antonio). — 36-57, *38-24.

Cet obscur écrivain était un admirateur et un partisan de Mazzini, dont il partagea l'exil, après avoir signé le pacte de fraternité de la « Jeune Europe ». Il séjourna à Paris entre novembre 1834 et avril 1835, puis se rendit en Suisse auprès de Mazzini. Aussitôt après les représentations de *Chatterton* en 1835, le groupe constitué autour de Mazzini entreprit la traduction collective du drame, qui ne put paraître à Gênes qu'en décembre de cette année ; la préface et le troisième acte furent traduits par Mazzini, le reste par Agostino et Giovanni Ruffini ; Ghiglione ne participa pas directement au travail, mais il fut sans doute chargé de le présenter à Vigny. Ghiglione était en effet de retour à Paris au début de 1836 : il y dirigea avec Accursi une éphémère revue, *l'Italiano*, à partir de mars, et dans laquelle il publia une nouvelle mettant en scène un jeune écrivain en visite chez Vigny. Ghiglione est en outre l'auteur de plusieurs drames, le premier ayant été publié à Paris en 1835 : *Alessandro Medici, duca di Firenze, dramma storico* en 5 actes et en prose ; les autres sont plus tardifs, en vers : *I Trecentisti* (1860), *La Terza Pace* (1863)... Il écrivit également entre 1856 et 1860 plusieurs romans inspirés par l'histoire des États-Unis d'Amérique, tous publiés à Gênes.

GINDRE DE MANCY (Jean-Baptiste). — *38-35, *38-73, *38-75.

Né à Lons-le-Saunier le 21 novembre 1797. — Mort à Saint-Mandé le 6 juin 1872.

Après des études de droit, Gindre de Mancy devint secrétaire de l'avocat Berryer, puis entra en 1829 dans l'administration des Postes (bureau des chargements). Lié avec ses compatriotes Rouget de Lisle et Charles Nodier, il fut introduit par eux dans les milieux littéraires et il collabora de 1826 à 1835 aux *Annales romantiques*. Outre des poèmes, il donna à divers périodiques, notamment *la Sentinelle du Jura* et *le Mont-Blanc*, de nombreux articles de littérature, d'histoire ou de critique. Son recueil *les Échos du Jura* (Lons-le-Saunier, 1841) contient deux poèmes dédiés à Vigny, qui figure dans la liste des souscripteurs. Il traduisit les *Bucoliques* de Virgile et publia un *Dictionnaire portatif et complet des communes de la France* (1864), qui connut de nombreuses rééditions. Son fils, Clément-François (1833-1880), fut professeur de philosophie et littérateur.

GISQUET (Henri). — 36-58 M.

Né à Vezin (Meurthe-et-Moselle) le 14 juillet 1792. — Mort à Paris le 23 janvier 1866.

Entré dans la banque des frères Perier en 1808, il devint le secrétaire de Casimir Perier. En 1825, il fonda sa propre maison de banque, puis

se lança dans diverses entreprises industrielles. Comptant parmi les notabilités libérales, il trouva tout naturellement sa place sous le gouvernement de Juillet. Nommé immédiatement membre du Conseil municipal provisoire, il fut chargé d'aller négocier à Londres un achat de fusils. Malgré une accusation de concussion dans cette affaire, il fut nommé préfet de police à la fin de 1831. Il démissionna en 1836 à l'avènement du ministère Molé. En 1837, il fut nommé Conseiller d'État et devint commandeur de la Légion d'honneur. L'arrondissement de Saint-Denis l'élut député, mais on reparla de la malencontreuse affaire des fusils et Gisquet perdit son poste au Conseil d'État. Il rentra dans la vie privée en 1838 et reprit ses activités industrielles. Il a laissé des *Mémoires* (1840). Rémusat, qui a parlé de lui au moment où il quitta la préfecture de police, le jugeait avec sévérité : « C'était un homme avisé, prompt, résolu au besoin et qui ne manquait pas de courage. Il connaissait la population de Paris et il avait rendu des services. Mais il commençait à se fatiguer ; il avait des habitudes peu régulières qui avaient nui à sa vigilance. Quoique placé là par Perier dont il était la créature, il inclinait aux opinions du tiers parti. Enfin c'était un homme d'une moralité grossière qu'on ne pouvait voir avec sécurité dans une place assiégée de tentations comme la préfecture de police » (*Mémoires de ma vie*, Plon, 1960, t. III, p. 185).

GOSSELIN (Charles). — *35-175, *35-177, 35-178 D, *35-179, *36-6.

Voir *Corr.*, t. 1, p. 508.

GRANT (Anna Cox, Mrs). — 36-94 D.

Sœur de la mère de Lydia de Vigny, elle partageait son temps entre l'île de Saint-Vincent (Guyane) et Londres (42, York Street, Portman Square) où elle reçut Alfred et Lydia lors de leur séjour de 1838-1839.

GRANTHAM (*Cecilia-Amanda*). — 36-69 D, 36-75 D, 36-80 D, 36-90 D, 38-87 D, 38-113 D, 38-140 D.

Dame de compagnie de Mme de Vigny mère dès 1836, cette Anglaise, originaire de Cookham (Berkshire), devint une amie de Lydia de Vigny. Elle demeura à Paris jusqu'au 30 juillet 1838, date à laquelle elle retourna à Cookham, où Alfred et Lydia de Vigny lui rendirent visite le 27 février 1839, lors de leur séjour en Angleterre. Peu après, elle épousa John Spursin, maître de pension, avec qui elle s'installa à Maidstone (Kent). Elle eut deux enfants, un fils né vers le mois de juillet 1846 et une fille née le 12 décembre 1847, et demeura en relation épistolaire avec les Vigny jusqu'à leur mort.

GROTE (George). — *39-20.

Né à Clay Hill (Kent) le 17 novembre 1794. — Mort à Londres le 18 juillet 1871.

Ami de Ricardo et de Bentham, il s'est illustré par son *Histoire de la Grèce*, dont le projet remonte à 1822 et qui fut publiée entre 1846 et 1853. Membre du Parlement de 1831 à 1841, il fut l'un des promoteurs du *Reform Bill* et un actif militant du parti radical. Après s'être retiré des affaires publiques, il revint à ses études historiques et se consacra en même temps à la réforme de l'Université de Londres. Élevé à la pairie par Gladstone en 1859, il fut élu en 1864 membre associé de l'Académie des Sciences morales et politiques de Paris, où il séjourna souvent, fréquentant notamment John Stuart Mill et Auguste Comte.

GROTE (Harriet LEVIN, Mrs George). — *39-20.

Née à The Ridgeway, près de Southampton, le 1^{er} juillet 1792. — Morte à Shiere (Surrey) le 29 décembre 1878.

Célèbre pour sa beauté et son esprit, l'épouse de George Grote était l'âme du salon d'Eccleston Street. À la fin de sa vie, elle se consacra à l'écriture de biographies, notamment celles du peintre Ary Scheffer (1860) et de son mari (1873).

GUYOT (Jean-Noël). — 38-18 D.

« Agent général de la Société des auteurs et compositeurs dramatiques, qui avait son bureau 12, rue Ménars. Son fils Amédée lui succédera » (*Correspondance de George Sand*, G. Lubin éd., Garnier, t. IX, 1974, p. 926).

HALÉVY (Léon). — *37-53 (?).

Né à Paris le 14 janvier 1802. — Mort à Saint-Germain-en-Laye le 2 septembre 1883.

Cet homme de lettres, séduit à ses débuts par le saint-simonisme, participa en 1825 à la fondation du *Producteur* avec Saint-Simon, dont il était devenu le disciple et l'ami. Devenu professeur adjoint de littérature à l'École polytechnique, il fut nommé, en 1834, attaché au Bureau des monuments historiques, au ministère de l'Instruction publique. Auteur d'ouvrages historiques, écrits dans un style élégant et pur, tels ses *Résumés de l'Histoire des Juifs, anciens et modernes* (1827-1828) ; poète (ses élégies et ses fables furent couronnées à deux reprises par l'Académie française, en 1840 et 1846), Léon Halévy fut surtout un passionné de théâtre. Il collabora à des bouffonneries musicales, écrivit

des vaudevilles et de nombreuses pièces créées avec succès au Théâtre-Français, aux Variétés, à la Porte Saint-Martin (où Mme Dorval, en 1831, fit triompher son *Beaumarchais à Madrid*, d'après Goethe).

HAWTREY (Edward CRAVEN). — *38-141, *39-29, *39-33, 39-44 D.

Né à Burnham, près d'Eton, le 7 mai 1789. — Mort à Eton le 27 janvier 1862.

Issu d'une famille liée depuis trois siècles au Collège d'Eton, il y devint lui-même maître assistant en 1814, puis directeur en 1834 et principal en 1840. Il est l'auteur d'une réforme complète de l'enseignement prodigué par le plus fameux collège anglais. Ses petits-déjeuners étaient célèbres : on y rencontrait Henry Milman, Sarah Austin, Matthew Arnold ou William Gladstone. Hawtreys fut également très lié avec Guizot.

HAYWARD (Abraham). — *39-12.

Né à Whithe Lackington (Somerset) le 22 novembre 1801. — Mort à Londres le 2 février 1884.

Avocat, il se fit connaître en 1833 par une traduction du *Faust* de Goethe, qui fut très remarquée et lui ouvrit les portes de l'*Athenaeum Club*. Critique littéraire, chroniqueur gastronomique, brillant causeur, il était l'une des personnalités les plus en vue de l'intelligentsia londonienne. Ami intime de Louis-Napoléon Bonaparte, il fit de nombreux séjours à Paris, où il put rencontrer Thiers, Sainte-Beuve, Montalembert, etc.

HÉRAIL (Jean-Louis-Sarzine). — *36-3, 36-5 D.

Né à Béziers le 4 octobre 1804. — ?

En 1831, il était associé à Boyer, marchand de porcelaine, rue de la Paix. Mais le 29 décembre de cette année-là, il épousa Denise-Euphémie-Sébastien Sédillon et obtint son brevet de libraire le 5 septembre 1835 en remplacement de feu Sédillon (AN, F¹⁸ 1777). Il demeurait 5, rue de l'Université.

HERVÉ (Jean). — *38-86.

Né à Mézières-sous-Lavardin (Sarthe) le 14 mars 1804. — Mort en Amérique vers 1860.

Ouvrier typographe, il voyagea et fut professeur de littérature et de philosophie aux États-Unis, probablement à Philadelphie et à Richmond (Virginie), de 1827 à 1837 environ. Il a publié un ouvrage en deux volumes

sur les *États-Unis, ou Exposition des lois, des mœurs, des institutions scientifiques et littéraires, de l'industrie, des manufactures, etc.*, et divers articles dans des journaux américains ou français (*Revue britannique*). De retour au Mans en 1838, il y participe au Congrès scientifique de 1839. En 1848, rédacteur en chef du *Démocrate sarthois*, il est candidat à l'Assemblée nationale. Il semble avoir vécu ensuite aux États-Unis, où il est mort.

INNES (John). — *38-112, 38-136 D, *39-7 M, *39-9, *39-42 M, *39-43, *39-47 M, *39-48, *39-49, *39-51, *39-52, *39-53 M.

Ancien ami de la famille Bunbury, cet homme de loi se proposa comme attorney (fondé de pouvoir) des enfants Bunbury du premier lit, aussitôt que fut connu le contenu du testament de Hugh Mills Bunbury, en novembre 1838. Il demeura le conseiller de Lydia et Alfred de Vigny jusqu'au règlement de l'affaire, malgré d'assez sérieuses contestations survenues en 1841, à propos du montant des avances qu'il avait effectuées. Le frère de Lydia, Hugh Mills Bunbury junior, rompit alors avec lui et prit pour conseils MM. Blower et Vizard. Les bureaux de John Innes étaient à Londres, au 27, Mincing Lane.

JENISON (Franz Olivier), comte von WALWORTH. — 38-32 D, 38-137 D.

Né le 9 juin 1787. — Mort à Florence le 20 mai 1867.

D'origine anglaise et mari d'une Hongroise, il était l'envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire du roi de Bavière à Paris depuis 1835 : c'est lui qui servit d'intermédiaire lorsqu'en 1837 le prince-héritier Maximilien-Joseph désira entrer en relation avec Vigny. Avant cette date, le comte Jenison avait déjà été en poste à Paris en 1813, puis à Londres, Naples et Athènes. En 1839, Jenison fut nommé à Saint-Petersbourg, en 1843 à Vienne, avant d'être mis à la retraite en 1847.

JOLY (Anténor). — 36-172 D.

Né à Savone (Italie) en 1799. — Mort à Paris le 7 septembre 1852.

Né en Italie, à la suite des armées françaises où son père occupait un emploi dans les fourrages, ce journaliste entreprenant fut « un véritable *faiseur* », « et c'était surtout un faiseur d'hommes », dit Charles Monselet qui lui a consacré l'un de ses *Portraits après décès* (A. Faure, 1866). Il avait fondé le *Vert-Vert*, spirituel journal dont il fut le rédacteur en chef, collabora au *Courrier français*, au *Moniteur du soir*, dirigea le feuilleton de l'éphémère *Époque*, « mit à flot l'*Événement* », en même temps qu'il passait avec le directeur des *Variétés* un traité pour une revue qui devait s'appeler le *Journal du Diable* (avec Ch. Hugo, H. Mon-

nier, Champfleury et Monselet). Le projet comme tant d'autres avorta, sans décourager l'infatigable A. Joly, qui fut chargé de la rédaction littéraire de *l'Ordre* à sa fondation. Il passa par *l'Union*, *l'Assemblée nationale*, avant d'entrer au *Pays* avec Lamartine. Il ne perdait jamais de vue le théâtre. Le 12 novembre 1836 c'est à lui que fut accordée, à l'instigation de Hugo et de Dumas, la concession d'un second Théâtre-Français. L'ouverture du théâtre de la Renaissance, par suite de difficultés diverses, ne se fit que le 8 novembre 1838, avec *Ruy Blas*. Après la faillite de ce théâtre (1839), A. Joly devint, le 30 août 1840, directeur de la Porte Saint-Martin, mais là aussi les choses tournèrent mal. Heureusement pour lui, il occupait aux Italiens un obscur emploi qu'il conserva toujours. Bohème impénitent à l'imagination fertile et aux relations innombrables, il imprimait des réclames ou des prospectus et brassait des affaires, comme son ami Victor Bohain, qui le prit à ses côtés quand il fonda le Château des Fleurs, sorte de parc d'attractions qui n'eut qu'une existence éphémère. En 1852, il se cassa le jambe et sa santé déclina rapidement. Il mourut à son domicile, 47, rue des Martyrs, célibataire, laissant pour toute famille un frère.

L'ÉGLISE DE FÉLIX (Marie-Françoise-Julie FAUVEAU, Mme Casimir de).
— *36-78, 36-98 D, 36-141 D.

Née à Paris en 1767. — Morte à Saint-Chéron le 19 septembre 1848. Elle était la femme de *Casimir-Scipion-Marie* de L'Église de Félix (né à Courtaison (Vaucluse) en 1770 — mort à Saint-Chéron le 20 mars 1854) qu'elle avait épousé en 1802 à la Madeleine. Ce dernier, chevalier de l'ordre de Saint-Louis, était lié de longue date avec les Vigny : il figurait parmi les membres du conseil de famille réuni pour l'interdiction de Mme de Vigny en 1833 (voir *Vigny et les siens*, p. 220-224). Il demeurait alors 12, rue Royale à Paris.

LA BOULAYE (Jean-Baptiste-Antoine-Georgette DUBUISSON, vicomte de).
— *36-12.

Né à Versailles le 11 novembre 1781. — Mort à Bourg-en-Bresse le 20 février 1856.

Fils du gouverneur des pages de Louis XVI, il entra en 1794 dans l'administration de la Marine. En 1808, on le chargea de réorganiser l'approvisionnement de la flotte de l'Escault. Lors du retour des Bourbons, il fut nommé secrétaire général de la Maison du Roi, situation qu'il retrouva après l'intermède des Cent Jours. Mis en disponibilité en 1824, il devint député de l'Ain en 1827. Son mandat fut renouvelé en 1830, mais il démissionna dès que Louis-Philippe accéda au trône. Il se retira dans sa propriété de Romenay (Ain), mais fit des séjours à Paris et voyagea dans de nombreux pays. Littérateur et publiciste, il

collabora à diverses revues, fit paraître une *Notice historique sur le duc de Blacas* (1846), *De la passion du bien-être matériel* (1846) et surtout un recueil de *Fables et poésies*, édité en 1857 après sa mort.

LA GRANGE (marquis de). — *37-64, *38-52, *39-23.

Voir *Corr.*, t. 1, p. 512, et t. 2, p. 537.

LA GRANGE (marquise de). — *36-15, *36-19, *36-23, *36-92, *37-27, *37-71, *38-19, *38-38, *38-50, *39-23.

Voir *Corr.*, t. 1, p. 512, et t. 2, p. 537.

LA ROCHELLE (Mme de). — 38-3 D.

Probablement une parente de Mme Léon-Pierre de Vigny et des Nogerée.

LACOURDRÉE (Célestin de). — *35-157.

Voir *Corr.*, t. 2, p. 536.

LAMARTINE (Alphonse de). — *38-36.

Voir *Corr.*, t. 1, p. 512-513.

LANSDOWNE (Henry PETTY-FITZMAURICE, marquis de). — *39-17.

Né à Londres le 2 juillet 1780. — Mort à Calne (Wiltshire) le 31 janvier 1863.

Lord Lansdowne fut l'un des hommes politiques les plus actifs de son temps : chancelier de l'Échiquier dans le ministère de Tous les Talents (1806-1807), chef de l'opposition à la Chambre des Lords de 1824 à 1827, il entra dans le ministère de Canning en 1827 avec le portefeuille de l'Intérieur et fit adopter le *Lansdowne Act*, réforme de la justice criminelle qui modernisait les sanctions pénales. Sa carrière politique se confond ensuite avec l'histoire du parti *whig* : Président du Conseil de 1830 à 1841 et de 1846 à 1852, il appartient également aux cabinets de Lord Aberdeen (1852-1855) et de Palmerston (1855-1858).

LASSAILLY (Charles). — *36-14, 36-18 D.

Voir *Corr.*, t. 2, p. 537.

LECOU (Théodore-Victoire-Laurent dit Victor). — 37-63 D (?), 38-21 D, 38-55 D (?).

Né à Paris le 13 ventôse an IX (4 mars 1801). — ?

Fils d'Antoine Lecou, carrier, et de Marie-Louise Douchin, il reçoit le brevet d'imprimeur le 23 février 1835, alors qu'il est déjà installé au 4, rue du Coq-Saint-Honoré ; il est également propriétaire à Belleville. Il s'associe avec Henri-Louis Delloye dans la librairie. Tous deux achètent à Balzac, avec une forte avance, le droit d'exploitation de ses œuvres, le 15 novembre 1836 ; dans le traité (*Correspondance d'Honoré de Balzac*, R. Pierrot éd., Garnier, t. III, 1964, p. 174), Delloye et Lecou ont tous deux le titre de « libraire-éditeur » et sont domiciliés au 5, rue des Filles-Saint-Thomas ; ils font état de « leurs relations étendues, leur nombreuse clientèle et leur bonne position dans le commerce de librairie ». Ils éditent, de 1837 à 1839, les *Œuvres complètes* de Vigny, en 7 volumes. Lecou semble s'être rapidement séparé de Delloye, qui, ayant formé en 1838 (sans Lecou) la Société pour l'exploitation des Œuvres de Victor Hugo, fait faillite en 1839 et meurt en 1846. En 1841, Lecou a, semble-t-il, abandonné la librairie ; il est rentier et demeure 22 bis, boulevard Saint-Denis (*Correspondance de Balzac*, éd. citée, t. IV, 1966, p. 263-269). En 1847, il est installé 10, rue du Bouloi et spécialisé dans les « livres en nombres » ; il s'associe avec Hetzel pour l'édition des Œuvres illustrées de George Sand (traité du 21 avril 1851 — *Correspondance de George Sand*, G. Lubin éd., Garnier, t. X, 1974, p. 228), puis avec Alexandre Cadot en 1854-1855 pour l'édition d'*Histoire de ma vie* de Sand. Il publie plusieurs livres d'Arsène Houssaye, *Caprices et zigzags* et *Italia* de Théophile Gautier et *Les Illuminés* de Gérard de Nerval en 1852, un Molière précédé d'une notice de Sainte-Beuve en 1853 ; il est alors également l'éditeur de la *Revue de Paris*. Il cède les 28 avril 1855 et 3 juin 1857 son fonds à Hachette et à Garnier, pour se retirer dans la vallée de Montmorency et s'adonner à l'horticulture.

LEFEBVRE (François-Gilbert-Jacques). — 38-98 D.

Né à Riom (Puy-de-Dôme) le 1^{er} mars 1773. — Mort à Paris le 9 mai 1856.

Un des plus importants banquiers de Paris, Jacques Lefebvre fut membre du Conseil général du commerce, président de la Chambre de commerce de la Seine, et devint régent de la Banque de France. Député de Paris de 1827 à 1846, il soutint le ministère Martignac, puis passa dans l'opposition constitutionnelle et signa l'Adresse des 221 ; il se rallia vite au régime de Juillet et aux conservateurs ministériels ; ses interventions parlementaires furent surtout consacrées aux questions commerciales et financières ; il refusa à plusieurs reprises la pairie. Ses bureaux étaient sis 60, rue du faubourg Poissonnière à Paris ; Vigny lui confia ses intérêts vers 1836-1838.

LILLIE (Christine) — 38-90 D, 38-96 D, 38-103 D, 38-114 D, 38-122 D.

Cette correspondante de Vigny n'est connue qu'à partir de lettres en déficit, signalées dans l'agenda de 1838. Il est donc presque impossible de l'identifier. Son nom est toutefois le nom de jeune fille de la belle-mère de Lydia de Vigny ; il s'agit donc peut-être de la sœur ou de la belle-sœur d'Alicia Bunbury.

LOÈVE-VEIMARS (Adolphe). — 37-56 (?), *38-28, *38-29, *38-43.

Voir *Corr.*, t. 2, p. 538-539.

LOTTIN DE LAVAL (René-Victorien-Pierre LOTTIN dit Victor). — *36-16 (?), *38-5.

Né le 19 septembre 1810 à Orbec (Calvados). — Mort au château des Trois-Vals, près de Menneval (Eure), en février 1903.

Lottin de Laval est entré en littérature par une comédie-vaudeville en un acte, créée à l'Ambigu-Comique le 8 septembre 1832, *Marquise de Navarre et Clément Marot*. Cet intérêt pour l'histoire marqua ses autres ouvrages, chroniques et romans historiques : *Les Truands et Enguerand de Marigny*. *Histoire du règne de Philippe le Bel* (1833), *Robert le Magnifique*. *Histoire de la Normandie au XI^e siècle et Marie de Médicis*. *Histoire du règne de Louis XIII* (1834), *Le Comte de Nety* (1838), *Les Galanteries du maréchal de Bassompierre* (1839), *Les Comtes de Montgommery* (1842)... Grand voyageur, Lottin de Laval a publié des récits de voyages : *Un an sur les chemins*. *Récits d'excursions* (1837), *Voyage dans la péninsule arabique du Sināï et l'Égypte moyenne* (1855-1859), *Voyage dans la péninsule du Sināï* (1861). Archéologue de renom, il a fait don de ses collections au Louvre et mis au point un procédé de moulage des sculptures, la lottinoplastique, sur laquelle il a publié un manuel (1857).

MACREADY (William-Charles). — *39-24, *39-25, *39-26, *39-31, *39-32.

Né à Londres le 3 mars 1793. — Mort à Cheltenham le 27 avril 1873.

Fils d'un acteur, Macready débuta en 1810 dans le rôle de Roméo à Birmingham. L'année suivante, il fit sa première tentative dans celui d'Hamlet, qui allait le rendre célèbre. Entré en 1816 dans la troupe de Covent Garden, qu'il devait plus tard diriger, il aborda tous les rôles du répertoire et fit de nombreuses tournées, en Angleterre, en Irlande, aux États-Unis et aussi en France : il joua Macbeth à Paris, salle Favart, en 1828 aux côtés de Harriet Smithson. Il rencontra Vigny en 1839 à l'occasion de la création du drame de Bulwer, *Richelieu*, dont il tenait le rôle-titre. Lors de sa tournée en France dans les années 1844-1845,

il fit la connaissance de George Sand, qui lui dédia son roman *Le Château des Désertes* (écrit en 1847, publié en 1851). Macready fit ses adieux à la scène en 1851, en interprétant une dernière fois Macbeth ; Bulwer, Dickens, Thackeray, Tennyson prirent la parole au banquet qui suivit la représentation. Sans avoir la popularité de Kean ou de Young, Macready sut séduire par le sérieux avec lequel il abordait ses rôles. Son Journal, témoignage précieux de la vie intellectuelle victorienne, a été publié pour la première fois en 1875, puis complété en 1912.

MAGEN (Victor). — 36-24.

Voir *Corr.*, t. 2, p. 539.

MAGISTEL (Antoine-Jean-Louis-Nicolas-Étienne). — 38-99 D, 38-123 D.

Né à Cozes (Charente-Maritime) le 9 décembre 1802. — Mort à Paris le 16 février 1844.

Fils d'Étienne Magistel, ancien notaire et maire de Cozes, et de Marie-Anne-Thérèse Brun, il épousa en décembre 1838 Lidivine-Sophie-Adélaïde Donton. Docteur en médecine, il demeurait 94, rue du Faubourg-Saint-Honoré et fut l'un des experts chargés d'examiner Mme de Vigny mère en 1833, au moment où son état mental rendit nécessaire son interdiction. Il demeura par la suite le médecin ordinaire de Vigny, qui fit fréquemment appel à lui, jusqu'au décès du praticien.

MAGNIN (Charles). — *36-140, *37-35, 38-17 D.

Voir *Corr.*, t. 1, p. 515.

MAGRATH (Edward). — *39-4.

D'origine irlandaise, Magrath était le secrétaire de l'aristocratique *Athenaeum Club* de Pall-Mall à Londres. C'est à ce titre qu'il écrivit à Vigny en janvier 1839.

MAILLÉ (duchesse de). — *35-180, *37-49, *37-74, 38-7 D.

Voir *Corr.*, t. 1, p. 515-516.

MAISON DU ROI (LA). — *37-45.

MARCHAND (M^e). — 36-167 D.

Cet avoué près du tribunal de première instance avait été reçu avocat en 1823. En 1833, il fut chargé de la procédure qui devait conduire à l'interdiction de Mme de Vigny (voir *Vigny et les siens*, p. 219-225). En 1849, Vigny s'adressa de nouveau à lui au moment de son litige avec Triboulet (voir *Vigny et les siens*, p. 66). L'étude de M^e Marchand était sise 49, rue Monsieur-le-Prince vers 1830 et 283, rue Saint-Honoré en 1849.

MARMIER (Xavier). — *37-4 (?).

Voir *Corr.*, t. 1, p. 516.

MAUNOIR (Camilla). — *38-115, 38-120, 38-135, 38-139, *38-142, 39-50.

Née près de Londres, dans le Middlesex, le 27 juin 1810. — Morte à Genève le 11 décembre 1889.

Son père, Victor-Charles Maunoir, était d'origine genevoise, mais sa mère était anglaise : née Catherine Campbell, elle était apparentée aux Bunbury. C'est par eux que Camilla Maunoir fit la connaissance de Vigny. En 1838, elle traduisit en anglais deux de ses poèmes, *Moïse* et *Paris*. S'ensuivit une véritable amitié entre celle que Vigny nomme « la Puritaine » et celui que Camilla appelle « son Wordsworth français », dont témoigne leur correspondance, intermittente mais toujours fervente, conservée jusqu'en 1853. En 1841, Camilla Maunoir rendit visite à Vigny à Paris ; vers 1848, elle repassa sur le continent et, avec sa belle-sœur, fonda une pension de jeunes filles à Champel (Genève). Elle est morte d'une broncho-pneumonie à son domicile genevois du 2, rue Le Fort.

MAXIMILIEN-JOSEPH DE BAVIÈRE (prince). — *38-31 M, *38-34, *38-97 M.

Né à Munich le 28 novembre 1811. — Mort à Munich le 10 mars 1864.

Fils du roi de Bavière Louis I^{er}, qui abdiqua en sa faveur le 20 mars 1848, il fut roi de Bavière jusqu'à sa mort sous le nom de Maximilien II ; son fils Louis II lui succéda. Disciple de Schelling, fin lettré, il voyagea en Italie et en Grèce. Il sollicita Vigny à la fin de 1837 pour entrer en correspondance avec lui et le reçut en audience lors de son voyage à Paris en 1857. Il épousa en 1842 Frédérique-Françoise de Prusse. Il mena, sauf sous le ministère réactionnaire de Pfordten, une politique libérale et fut un protecteur éclairé des lettres, des arts et des sciences.

MERCŒUR (Adélaïde AUMAND dite Veuve). — *38-45.

Née à Nantes le 23 mars 1780. — Morte à Paris vers avril 1854.

Fille de Jean-Raphaël Aumand, maître en chirurgie (1749-1789), qui avait épousé à Nantes le 25 novembre 1777 Anne-Élisabeth Rousseau, elle se trouva enceinte (probablement des œuvres d'un avoué près du tribunal de grande instance de Nantes, François-Jude Barré) et accoucha le 24 juin 1809 d'une petite fille, Élisà, à qui l'officier d'état civil de Nantes donna le nom de Mercœur. Abandonnée trois jours après sa naissance, puis reprise par sa mère à l'Hospice des Orphelins le 30 avril 1811, Élisà Mercœur devint la poétesse que l'on sait et mourut le 7 janvier 1835, à vingt-cinq ans et demi. Sa mère, qui avait pris le nom de sa fille, se consacra, malgré son chagrin et sa misère, à la réunion et à la publication des *Œuvres complètes* d'Élisà Mercœur, qui parurent en 1843, en 3 volumes, précédées d'une longue notice biographique rédigée par Mme Veuve Mercœur.

Voir Daniel Geoffroy, *Élisà Mercœur, Nantaise romantique* (Maulevrier, Hérault Éditions, 1990).

MERLE (Jean-Toussaint). — *35-159.

Voir *Corr.*, t. 2, p. 541.

MEYENDORFF (baronne de). — *36-9.

Le fameux général de cavalerie russe Casimir de Meyendorff avait quatre fils, tous barons : Pierre (1796-1863), le diplomate ; Alexandre (mort à Paris en 1865), administrateur et longtemps président de la Chambre de commerce de Moscou ; Georges, qui publia à Paris en 1826 un *Voyage à Boukhara en 1820* ; Nicolas, qui avait épousé à Paris Amélie Lepreux en décembre 1820. Peut-être est-ce elle la correspondante de Vigny.

MICHAUD (Bernard). — *35-151, 35-170 D, *35-173, 36-104 D, *36-116, 36-129 D, 36-160 D, 38-14 D, 38-25 D, 38-65 D, 38-108 D.

Voir *Corr.*, t. 2, p. 542-543.

MICHEL (Charles). — 35-168, *35-169, 35-171.

Né à Saint-Domingue vers 1812. — Mort par suicide aux environs de Bourges en décembre 1835.

On ne sait rien de ce jeune émule de Chatterton qui s'adressa à Vigny

pour lui demander secours et, malgré la réponse immédiate du poète, mit à exécution son projet de suicide, en prenant soin, disait-il, de ne laisser aucune trace, ce qu'il a pleinement réussi.

MICKIEWICZ (Adam). — *37-19, *37-23, 37-24, *37-25, *37-44, *37-54, *37-57.

Né à Nowogrodek (Lituanie) le 24 décembre 1798. — Mort à Constantinople le 26 novembre 1855.

La vie et l'œuvre du célèbre poète polonais sont marquées par son combat pour la cause de l'indépendance polonaise. Étudiant à l'Université de Vilno, puis professeur à Kotzno, auteur de *Ballades et Romances* ainsi que d'un poème intitulé *Les Aïeux* (1822), il fut condamné en 1828 comme membre de la société philomatique, entreprise révolutionnaire et régénératrice de la Pologne, à un exil que ses idées rendirent définitif. Après avoir passé quatre années en Russie et visité les grandes villes d'Europe, il s'installa en 1832 à Paris, où sa renommée littéraire et l'amical appui de David d'Angers, qu'il avait rencontré à Weimar en 1829, l'introduisirent dans les milieux littéraires. Il collabora à divers journaux, militant en faveur de l'indépendance de ses compagnons d'exil. En 1839, il enseigna la littérature latine à Lausanne, avant d'occuper au Collège de France (1840-1844) la chaire de langues et littératures slaves. Mais il se laissa gagner au Messianisme et son engagement aux côtés de Towianski entraîna la suspension de ses cours. Un peu plus tard il obtint une place de bibliothécaire à la Sorbonne. Chargé par le ministère de l'Instruction publique, en septembre 1855, d'une mission sur les populations des Balkans, il mourut deux mois plus tard du choléra à Constantinople. Parmi ses œuvres les plus célèbres il faut citer *Konrad Wallenrod* (1828), les *Livres de la nation polonaise et des pèlerins polonais* (1832), la suite des *Aïeux* (1834), *Messire Thaddée* (1834) et *Les Confédérés de Bar* (1837), drame écrit en français qui mettait en scène la résistance polonaise à l'occupation russe.

MOURIER (Louis-Athénaïs). — 38-33 D.

Né à Angoulême le 26 octobre 1815. — Mort à Incarville (Eure) le 18 octobre 1889.

Entré dans l'administration de l'Instruction publique en 1838, il devint secrétaire particulier, puis chef de cabinet de Salvandy (1845-1848), puis chef de bureau. Il publia le Catalogue analytique des thèses françaises et latines depuis 1810, dont la première édition parut en 1852. En 1868, Prosper et Hippolyte (qui était sous ses ordres) Valmore lui confièrent le soin de préparer l'édition des *Poésies de l'enfance* de Marceline Desbordes-Valmore. En 1883, il fit paraître des *Contes et récits de la vallée d'Eure*.

NAQUET (Gustave). — 36-53.

Né à Paris le 1^{er} juillet 1809. — Mort à Paris le 14 mars 1889.

Ancien militaire, poète et publiciste. Une note de la main de Vigny (Arch. Sangnier) retrace la carrière militaire de Naquet, engagé volontaire, entré au service comme sergent-fourrier au 39^e régiment de ligne, le 7 décembre 1830. Parti en congé illimité le 24 octobre 1833, soldat au 66^e de ligne (1835-1838), engagé au 40^e de ligne le 10 mai 1839 et nommé caporal, il passa le 15 mars 1840 à la gendarmerie d'Afrique, fut réintégré au 40^e de ligne, le 15 avril 1841, et partit en congé de réforme le 22 janvier 1842. Mais ce soldat était un poète. Dès 1826 il avait publié un *Discours sur l'indépendance* en vers, puis, en 1833, un drame en cinq actes et en vers, *Ugolin* (édité à Paris et à Cambrai). Rédacteur de divers journaux, notamment à Rouen, il est aussi l'auteur d'un recueil poétique *Les Larmes du poète* (Paris, 1835), et d'un *Coup d'œil sur Rouen*, prose et vers (Rouen, 1845). En 1838 il avait obtenu de Villemain un secours de 100 F, en 1842 un autre de 300 F. Mais c'est surtout à partir de 1848 que ce « soldat-poète » franc-maçon qui avait songé à se retirer à La Trappe et qui, à ses dires, était resté sous-officier à cause de ses idées républicaines, multiplia les demandes de secours (AN, F¹⁷ 3195), invoquant les soutiens qu'il avait reçus de Béranger, Chateaubriand, Lamartine, Casimir Delavigne, sans jamais citer Vigny qui était pourtant intervenu pour lui sous la monarchie de Juillet.

NOGERÉE (Gaston-Louis-François de). — 38-91 D.

Né à Perrusson (Indre-et-Loire) en 1785. — Mort à Saintes le 5 février 1843.

Cousin de la mère de Vigny, il était fils de Gaston-François de Nogerée (1744-1809) et de Louise-Philippine Bourdon de La Millière (1760-1829). Issu par sa mère d'une famille créole de la Martinique, ruiné par la Révolution, il s'engagea en 1803 dans un régiment de cavalerie. En 1804, il assista, en tant que sous-officier des dragons, au couronnement de Napoléon. Il participa ensuite aux campagnes de la Grande Armée et était aux Antilles sous la Restauration. Il avait épousé Joséphine-Cécile-Élisabeth de Saint-Ours (1797-1853). À la fin de sa vie, il rédigea des mémoires militaires, demeurés inédits et qui furent confiés à Vigny (Arch. Sangnier).

ORGLANDES (Armand-Gustave-Camille, comte d'). — 37-65.

Voir *Corr.*, t. 2, p. 544.

ORSAY (*Alfred-Guillaume-Gabriel GRIMOD*, comte d'). — *38-129, *39-2, *39-3, 39-6, 39-8 D, *39-10, *39-11, 39-15, *39-16, *39-18, 39-19, *39-21, 39-22, 39-27 D, *39-28, *39-30, *39-37.

Né à Paris le 4 février 1801. — Mort à Paris le 4 août 1852.

Fils de Gaspard d'Orsay et de la baronne de Franquemont, il suivit les cours de la Pension Hix, où il fut le condisciple de Vigny, dont il demeura l'ami jusqu'à la fin de sa vie. En 1821, en Angleterre, où il voyageait avec sa sœur Ida et le mari de celle-ci, le duc de Guiche, il rencontra Lord et Lady Blessington et s'attacha à eux. L'année suivante, il s'embarquait pour l'Italie avec les Blessington : ce voyage à travers le continent allait durer plusieurs années. Au printemps 1823, on visita Lord Byron près de Gênes. Le 1^{er} décembre 1827, à Naples, Alfred d'Orsay épousa, pour sauver les convenances, la fille que Lord Blessington avait eue d'un premier mariage, Lady Harriet-Ann-Frances Gardiner, alors tout juste âgée de quinze ans. Après la mort de Lord Blessington, survenue à Paris le 24 mai 1829, Alfred d'Orsay et Lady Blessington rentrèrent à Londres et y menèrent une existence de luxe et de dissipation. En 1836, ils s'installèrent dans le quartier de Kensington, à Gore House, qui devint l'un des salons les plus recherchés de la capitale anglaise. Leurs revenus étaient cependant très précaires et l'endettement devenait chaque année plus problématique, si bien qu'ils durent fuir Londres en avril 1849, pour échapper à leurs créanciers et à la saisie de leurs biens. Réfugiés à Paris, rue du Cirque, ils reçurent le soutien de Louis-Napoléon Bonaparte, leur ami personnel. Mais Lady Blessington mourut peu après (4 juin 1849) et Alfred d'Orsay s'installa rue Lord-Byron, dans un atelier voisin de celui du peintre de marine Théodore Gudin. En 1852, il fut nommé directeur des Beaux-Arts, mais, gagné par la paralysie générale, ne profita pas de cette ultime faveur. Alfred d'Orsay représente l'un des types les plus réussis du dandy ; sa beauté physique et son élégance étaient célèbres dans toute l'Europe. Peintre et surtout modeleur, il cultivait son art avec un rare dilettantisme ; cependant ses effigies de Napoléon et de Wellington remportèrent un grand succès à Londres et Lamartine a écrit des *Stances* célèbres à propos du buste qu'il a laissé de lui.

PITRE-CHEVALIER. — *35-166.

Voir *Corr.*, t. 2, p. 546.

PLON (*Philippe-Henri*). — *38-49.

Né à Paris le 26 avril 1806. — Mort le 25 novembre 1872.

Fils aîné de Philippe Plon (1774-1843) et descendant d'une longue lignée d'imprimeurs, il dirigea l'imprimerie de la société Béthune et Plon,

fondée en 1832 et sise 36, rue de Vaugirard, dans l'hôtel de Condé. Après le départ de Béthune en 1845, les trois frères Plon s'associèrent sous la raison sociale de Plon Frères et, en 1852, adjoignirent à l'imprimerie une maison d'édition et s'installèrent rue Garancière. Son fils Eugène (1836-1895) lui succéda, avec son beau-frère Louis-Robert Nourrit.

PONS (Gaspard de). — 36-81 D, 38-131 D.

Voir *Corr.*, t. 1, p. 525.

POURRAT (Antoine-Auguste). — *38-42, *38-64 (?).

Né à Saint-Étienne le 26 mars 1810. — Mort à Paris le 20 février 1886.

Fils de Thomas Pourrat, avoué au tribunal civil de l'arrondissement de Saint-Étienne, et de Magdeleine-Victoire Fromage, Auguste Pourrat quitta Saint-Étienne pour se lancer à Paris dans le journalisme littéraire. « Directeur-gérant » de *l'Essor, préludes philosophiques et littéraires*, qui publia 34 numéros de septembre 1833 à août 1834, il y signa un compte rendu de *Fa-dièze* d'Alphonse Karr et les « Adieux à nos amis » du dernier numéro, mais fut peut-être l'auteur de l'anonyme « Halte » qui terminait chaque livraison, chronique anonyme littéraire et théâtrale ; le journal était domicilié rue du Doyenné-Carrousel, n° 12 ; Tyrtée Tastet en était un des directeurs ; y collaborèrent notamment Auguste Mermet (auteur d'un article élogieux sur Marie Dorval), le jeune Eugène Labiche, Gustave Drouineau, Paulin Limayrac, Alphonse Esquiros, etc. Pourrat devint alors « rédacteur en chef-gérant » de *Chérubin*, qui connut 31 numéros de septembre 1834 à mars 1835 (voir Patrick Berthier, « Autopsie d'un petit journal : *Chérubin* (1834-1835) », *l'Année balzacienne*, 1982, p. 211-223). Puis ce fut *le Caméléon. Miroir de la littérature française*, deuxième série, 30 numéros du 8 février au 16 septembre 1836, où Pourrat n'apparut comme rédacteur en chef que du n° 2 au n° 18 ; il s'agissait essentiellement d'un journal reproducteur. En janvier 1840, il se plaignait de n'avoir pu faire représenter ses œuvres dramatiques : « Je n'ai pas même pu, avec la recommandation d'une actrice en renom, obtenir qu'on daignât ouvrir le manuscrit d'un drame en cinq actes dans un théâtre royal » (AN, F¹⁷ 3207). Ruiné par les spéculations de son beau-frère, Auguste Pourrat se tourna alors vers l'enseignement ; les Goncourt l'ont connu vers 1855 précepteur des enfants d'Antoine Passy, lisant parfois aux jeunes gens « sa fameuse tragédie des *Celles* » (*Journal*, t. I, p. 216-218) ; plus tard, projetant un roman sur la *Jeune Bourgeoise*, ils notèrent : « Type Pourrat, avorté de 1830. Avait commencé sa tragédie des *Celles*, jouant encore aux billes. L'avorté de 1830. Éducation forte, le jeune homme au bordel, l'opposition à l'abbé ; le soir, parties avec Grassot à la Pissotte » (*ibid.*, p. 494). Pourrat publia en 1859 un poème dédié à Napoléon III, *L'Empire, c'est la paix* ; en 1862 *Vercin-*

gégorix, le roi de la guerre, « essai historique et dramatique en prose et en vers, cinq nuits et douze tableaux », premier (et dernier) livre d'une série de « drames et romans nationaux » (devait suivre un « roman-drame historique », *La Mère des soldats*) ; en 1872, chez Dentu, une plaquette de poésies religieuses, *Dieu sur terre*. Il eut deux enfants, dont un fils, Antonin.

PREVOST (Amédée). — 36-130 D.

Né à Genève. — ?

Ce Genevois habita Paris, où il demeurait rue Bleue, en 1837. Il publia de nombreux articles, notamment dans les *Archives des Sciences morales* et dans le *Journal de l'Instruction publique*. Il est également l'auteur de plusieurs ouvrages, dont *l'État actuel de la logique en Allemagne. Système de Troxler* (1835).

RAGANEAU (François). — *38-47.

Né à Mérignac (Gironde) le 15 avril 1806. — Mort à Mérignac le 16 janvier 1887.

Fils d'un boucher, il « se révéla poète sur les bancs de l'école primaire. Il prit la profession de boulanger qu'il ne quitta jamais et consacra ses loisirs au culte des muses. [...] Quelques-unes de ses pièces de vers ont paru dans le *Mémorial bordelais* de 1840 à 1852 » (Hippolyte Minier, notice dans Édouard Feret, *Statistique générale... du Département de la Gironde*, t. III, p. 525). Il a publié à compte d'auteur en 1838 une plaquette de vers, *Créations poétiques*.

REEVE (Henry). — *36-71, *38-116, *38-118, *38-121, *38-127, *38-130, *39-13, 39-40 D, *39-44.

Voir *Corr.*, t. 2, p. 547.

ROBIN (Eugène). — *36-4, 38-111 D.

Né à Bordeaux le 19 octobre 1812. — Mort à Uccle-lez-Bruxelles le 31 juillet 1848.

Fils du comédien Saint-Eugène, il suivit les errances de son père à Lisbonne, Londres, puis Bruxelles. C'est là qu'il devint fonctionnaire puis sténographe à la Chambre des Représentants, mais il démissionna le 1^{er} novembre 1836 et se fit journaliste. Il collabora à *l'Indépendant* (1836-1843) et, à partir de 1840, à la *Revue nationale*. Il avait débuté

dans les lettres dès 1833, avec un poème dramatique, *Égoïsme*. En 1836, il fit paraître, grâce à Vigny, chez Souverain, un nouveau poème dramatique, *Livia*, divisé en cinq journées et dédié à Vigny (BF : 30 avril 1836). Il avait séjourné à Paris en 1835-1836 et s'y installa définitivement en 1843, collaborant à la *Revue des deux mondes* et même fondant en 1845 la *Revue nouvelle*. Victime de troubles mentaux en 1846, il regagna l'année suivante Bruxelles où il mourut, fou, en 1848. Il avait composé de nombreuses œuvres dramatiques demeurées inédites.

ROMAND (Joseph-Armand-Gustave, baron DU BOIS DE). — *36-136.

Né à Rhein (Allemagne) le 1^{er} janvier 1810. — Mort à Genève le 15 octobre 1871.

Fils de Joseph-Zénon-Armand Dubois (1784-1854), chevalier d'Empire (1810), confirmé en 1816, créé baron le 18 janvier 1821, autorisé le 5 décembre suivant à ajouter à son nom — plus tard écrit du Bois — le nom de jeune fille de sa mère « de Romand », et de « la plus belle des baronnes » (lettre de Pichat à Vigny, 22 janvier 1822), Marie-Joséphine Eck, que Vigny connut à Rouen, en 1821-1822, alors que le tout nouveau baron exerçait les fonctions de receveur principal des Douanes (voir *Corr.*, t. 1, p. 73 et p. 79-80, notamment). Légitimiste convaincu, Gustave de Romand, qui fit deux séjours, en 1836, à Ham où étaient encore détenus deux ministres de Charles X, Peyronnet et Polignac, publia un certain nombre d'études politiques : *Lettre à M. le Vicomte de Chateaubriand* (1837), *De l'état des partis en France* (1839), *Vues sur les élections* (1842), etc. Le 7 mars 1851, il devint préfet du Var, où il se fit remarquer pour sa « loyale et énergique administration », puis, dès le 27 novembre suivant, de la Saône-et-Loire, ainsi qu'il l'explique dans ses *Souvenirs politiques et administratifs* (Bruxelles et Leipzig, 1855). Devenu conseiller d'État puis chambellan de l'Empereur de Russie, il fut naturalisé russe en 1859. Il avait épousé Nathalie de Kaissaroff.

SAINT-EUGÈNE (Sœur). — 36-63 D, *36-72, 36-86 D, *36-89.

Cette religieuse fut appelée par Vigny au chevet de sa mère lors de son voyage en Angleterre de l'été 1836.

SAINT-POL (M. de). — 35-181 D.

Françoise-Victoire de Vigny, fille de Guy-Victor et cousine germaine de Léon-Pierre de Vigny, avait épousé Étienne-Chrétien de Saint-Pol. Leur fille, Marie-Victoire, épousa Alexandre Desmazis. Leur fils, Louis, écuyer du roi, ancien colonel de cavalerie, s'était retiré à Versailles. Le correspondant de Vigny était vraisemblablement l'un de ses fils.

SAINTE-BEUVE (Charles-Augustin). — *35-144, 35-145 D, *35-146, *35-153, *35-160, *35-176, *36-1, *36-2, *36-28, 36-38 D, *36-40, *36-56, *37-1.

Voir *Corr.*, t. 1, p. 528.

SAZERAC (M.). — *38-81, 38-104 D.

Directeur du bureau des Messageries royales d'Angoulême. Les Sazerac étaient une importante famille de commerçants angoumoisins.

SICARD (Olivier). — *38-39, 38-92 D.

Négociant à Bordeaux, il était vraisemblablement le petit-fils du notaire d'Angoulême devant lequel les Baraudin achetèrent le Maine-Giraud en 1768 (voir *Vigny et les siens*, p. 251-255).

SOULIÉ (Augustin). — *35-149.

Voir *Corr.*, t. 1, p. 529.

SOUMET (Alexandre). — *38-13.

Voir *Corr.*, t. 1, p. 529.

SOUVERAIN (Hippolyte). — *36-17, *36-21.

Voir *Corr.*, t. 2, p. 551.

SOUVESTRE (Émile). — 35-141, *36-137, *36-151.

Né à Morlaix le 15 avril 1808. — Mort à Paris le 5 juillet 1854.

Commis à l'imprimerie Mellinet de Nantes, chef d'institution dans la même ville, où il se remaria le 23 mai 1832, après de douloureuses épreuves familiales, avec Angélique Payot (qui publia quelques ouvrages sous le nom de Nanine Souvestre), Souvestre, qui avait été aussi rédacteur en chef du *Finistère* à Brest, s'installa en 1835 à Paris où il collabora notamment à la *Revue des deux mondes* et au *Magasin pittoresque*. Sainte-Beuve, qui appréciait son « âme élevée et poétique » (lettre du 6 septembre 1833) avait en effet réussi à faire insérer dans la *Revue des deux mondes* (le 1^{er} septembre 1833) son article sur la Cornouaille, qui fut suivi de beaucoup d'autres. L'inspiration bretonne (*Les Derniers Bretons*

(1835-1837), *La Bretagne pittoresque*) a nourri la meilleure part de l'œuvre abondante de Souvestre, qui écrivit — avec succès — de nombreux romans assez conventionnels et moralisants : *L'Échelle des femmes* (1835), *Riche et pauvre* (1836), *Les Péchés de jeunesse* (1849). Souvestre est aussi l'auteur de quelques pièces de théâtre de peu d'intérêt, de *Causeries historiques et littéraires* (1854), d'*Un philosophe sous les toits*. *Journal d'un homme heureux* (1860), etc.

STEWART (C. D.). — 38-133 D, *38-134, *39-36, *39-39.

Homme de loi anglais que Vigny consulta lors de son voyage de 1838-1839, afin en particulier de s'assurer que son contrat de mariage avec Lydia lui permettrait, le cas échéant, d'hériter des biens que son épouse aurait elle-même reçus de son père. Ses bureaux étaient situés sur Grays-Inn Road à Londres, au 30, Frederick Street.

STEWART (Marie-Pauline-Rose). — 38-109 D.

Née en 1818. — Morte en 1877.

Rose Stewart, d'origine écossaise, débuta très jeune, à dix-huit ans, dans la carrière des lettres. Amie de Lord Brougham, elle collabora à *The Law Review* et publia des nouvelles et des critiques dans la *Revue des deux mondes* et dans la *Revue de Paris* sous les pseudonymes d'Arthur Dudley et de Maurice Flassan. D'après un carnet de Vigny, Mme Stewart demeurait 1, rue Las Cases à Paris en 1839. Grande voyageuse, c'est en Allemagne qu'elle rencontra le critique Henri-Ange Blaze de Bury (1813-1888), fils de Castil-Blaze et beau-frère de Buloz, qu'elle épousa en 1844. En 1851, elle fit paraître la relation d'un *Voyage en Autriche, en Hongrie et en Allemagne* effectué avec son mari en 1848, pendant les événements révolutionnaires. Elle publia aussi, entre autres, un ouvrage écrit en collaboration avec son mari, *Hommes du jour* (1859). Très intéressée par la politique, elle rêvait d'un rapprochement entre l'Angleterre et l'Autriche, conçut même en 1858-1859 le projet d'une entente commerciale entre les deux pays et fonda une banque anglo-autrichienne.

TABUTEAU (Jean). — 36-142 D, *37-55, 38-95 D.

Voir *Corr.*, t. 2, p. 552.

TILLIARD (Jean). — 36-85 D, 36-99 D, 36-147 D, 38-58 D, 38-66 D, 38-72 D.

Voir *Corr.*, t. 2, p. 553.

TOURNEFORT (Jules WISNIEWSKI dit Jules de). — *38-63.

Né près d'Arras en 1812. — ?

Fils d'un soldat d'origine polonaise ayant servi dans les armées de Louis XVI et d'une petite-nièce du célèbre botaniste Tournefort, après des études à Mantes, Jules Wisniewski de Tournefort s'engagea en 1830 dans le 19^e de ligne, mais fut réformé l'année suivante. Professeur à Roye (Somme), puis à Chartres, il apparut dans la vie de Vigny en 1838 pour réclamer des secours ; son seul bagage littéraire semblait être alors une traduction de sainte Thérèse d'Avila. Il a ensuite collaboré au journal monarchiste *la France* et publié en 1847 un premier recueil de poèmes d'inspiration religieuse et légitimiste, *Chants des ruines* (un poème, daté décembre 1843, est dédié au comte de Chambord, un autre à Lamar-tine). La plupart des poèmes furent repris dans le recueil suivant, *Hymnes et élégies* (1853), signé Jules Wisniewski (de Tournefort), bientôt suivi d'un *Napoléon III. Étude historique en vers* (1855, signé J. W. de Tournefort). En 1861, il signa Jules Wisniewski une *Étude sur les poèmes dramatiques de la France au XIX^e siècle*, « reproduction de quelques séances littéraires, données à Saint-Pétersbourg » ; dans l'avant-propos (daté « Paris, septembre 1860 »), il évoquait les « amis dévoués et nombreux » qu'il avait laissés « sur le sol si hospitalier » de la Russie ; on peut s'étonner que Vigny ne figure pas parmi ces dramaturges (Hugo, Ponsard, Delavigne, Dumas, Augier, Musset et Blaze). En 1863 parut son dernier livre, sous le nom de Jules de Tournefort, dans la collection des « Romans honnêtes », *Le Manuscrit du vicaire*.

VÉDEL (Alexandre-Furcy POULET dit). — 38-67 D.

Né à Paris le 31 juillet 1783. — Mort à Paris le 11 janvier 1873.

Caissier à la Comédie-Française de 1820 à 1837, il remplaça Jouslin de La Salle au poste de directeur le 31 janvier 1837, poste qu'il occupa jusqu'au 5 mars 1840 ; Buloz, commissaire royal à la Comédie-Française, fit alors également fonction de directeur.

VÉRITÉ (Angélique). — 38-27 D.

? — Morte en 1849.

Ancienne dame de compagnie de Mme Léon-Pierre de Vigny. Vigny lui servit une rente viagère annuelle de 120 F. Le dernier versement trimestriel de 30 F fait à Angélique Vérité, d'après les comptes de Vigny chez son notaire Dentend (Arch. Sangnier), est daté du 21 mars 1849.

VIGNY (Mme Léon-Pierre de). — *36-64.

Voir *Corr.*, t. 1, p. 533.

VILLEMMAIN (Abel-François). — 36-43 D, *36-48.

Voir *Corr.*, t. 1, p. 533.

WAILLY (Léon de). — 38-105 D.

Voir *Corr.*, t. 2, p. 555.

WALSH (vicomte Édouard-Joseph). — 35-172.

Né à Nantes le 25 avril 1805. — ?

Il était le fils du vicomte Joseph-Alexis Walsh (1782-1860), qui occupait à Nantes sous la Restauration la place de directeur des Postes et gagna Rouen après la révolution de Juillet pour y rédiger la *Gazette de Normandie*, avant de s'installer à Paris en 1835, et qui fut l'auteur de divers ouvrages, *Gilles de Bretagne ou le Fratricide* et surtout les *Lettres vendéennes*, qui obtinrent un grand succès. Édouard Walsh avait accompagné son père à Rouen puis à Paris. Il épousa en premières noces Marie-Thérèse-Eugénie Gouzé, veuve de M. de La Jarninière « et, selon Th. Muret, tout d'un temps, il épousa la *Mode*, par suite des arrangements matrimoniaux », puis, après le décès de sa première femme (survenu en 1843), il se remaria avec Pauline-Marie-Georgine Dubois, veuve de M. Sauvau d'Araman. Ce second mariage (célébré le 26 octobre 1848) lui apporta une fortune encore plus brillante que le premier. Il n'était pas écrivain, dit encore Muret, « mais il savait remuer des idées, il possédait l'activité, l'esprit des affaires, l'art de faire son chemin dans le monde ». Dans les dernières années de la monarchie de Juillet, il céda la *Mode* à Alfred Nettement et partagea sa vie entre son hôtel de la rue de l'Université et le château de Chaumont, sur les bords de la Loire, où il mourut.

Voir Th. Muret, *Souvenirs et causeries d'un journaliste*, Garnier Frères, 1862, t. I, p. 17 et suivantes.

WILDE, REES, HUMPHRY, WILDE and Co. — *39-45.

Avocats chargés de défendre la cause des enfants Bunbury du premier lit, au moment du litige relatif à la succession de Hugh Mills Bunbury. Leur étude était sise sur College Hill à Londres.